

Études littéraires africaines

CHAMI-KETTANI Yasmine, *Cérémonie*, Arles, Actes Sud, 1999, 111 p.

Christiane Chaulet-Achour



Numéro 8, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042045ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042045ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaulet-Achour, C. (1999). Compte rendu de [CHAMI-KETTANI Yasmine, *Cérémonie*, Arles, Actes Sud, 1999, 111 p.] *Études littéraires africaines*, (8), 79-80. <https://doi.org/10.7202/1042045ar>

l'élimination du français, mais tout autant de l'arabe dialectal algérien : venir à bout à la fois du bilinguisme français-arabe et de la diglossie." (p. 65).

• Tili-n-nsârâ [la télé des chrétiens] ou la ruine du boumédiennisme linguistique (1982-1996). L'essayiste évoque ici l'intégration de l'Algérie "dans le village audiovisuel français", les dysfonctionnements de l'école et les relais imprévisibles des satellites.

La conclusion de l'article, ouverte, revient avec insistance sur ce qui a été un fil directeur constant de l'analyse : les destins intimement liés de la France et de l'Algérie et donc la nécessité de connaître conjointement les deux pays.

■ Mohammed Souheil DIB, "la langue arabe parlée. Enseignement et recherche", pp. 77 à 88.

L'auteur, né en 1944, est professeur de philosophie à Tlemcen depuis une trentaine d'années. L'intérêt de cet article est dans la circonscription très précise de son sujet : déterminer la place et la fonction de l'arabe parlé dans la société au Maghreb et, par voie de conséquence, avancer les arguments adéquats pour en introduire l'enseignement de façon officielle et réfléchi. Une telle contribution revient ainsi sur la pratique linguistique réelle dont l'institution politique a refusé de mesurer les conséquences. M.S. Dib qui, par ailleurs, a publié des recherches sur la poésie populaire de langue arabe, développe aussi l'aspect important de toute "légitimité" linguistique : celle du volet littéraire et esthétique de son expression.

■ Christiane CHAULET-ACHOUR

MAROC

■ CHAMI-KETTANI YASMINE, *CÉRÉMONIE*, ARLES, ACTES SUD, 1999, 111 P.

Ce récit - au titre particulièrement bien choisi, cette cérémonie désignant très concrètement le mariage en préparation mais aussi, par son singulier, le rythme de rite de chaque geste du quotidien -, nous raconte quelques jours dans la vie d'une jeune femme, à un moment particulièrement crucial : celui de son divorce, de sa répudiation pourrait-on dire. Khadija est marocaine, issue de la bourgeoisie aisée et elle a grandi dans un milieu protégé, faisant des études d'architecture et suivant les chemins bien balisés de ce que l'on attendait d'elle, tant au niveau personnel que social. Malgré son indépendance professionnelle, le divorce la ramène à la case départ, pourrait-on dire : la maison de son père. Elle y arrive avec ses filles au moment où se prépare la cérémonie par excellence, le mariage du frère. Une cousine plus jeune, aimée et complice depuis l'enfance où elles ont partagé jeux, désirs et confidences, vient la rejoindre : Malika est plus libre que Khadija et son regard et ses paroles poussent celle-ci à apprécier sa vie plus lucidement.

"Khadija tressaille en entendant les propos de sa tante ; elle aussi a vécu des années ainsi, comme une femme tombée au fond d'un puits et qui ne veut plus vivre que dans l'obscurité. Elle en est même arrivée à appréhender les éclaircies, comme un prisonnier redoute les signes de la délivrance qui finissent par s'évanouir et le laisse encore plus seul et plus enfermé au fond de sa geôle" (p. 71).

Ce récit, extrêmement maîtrisé sur le plan de l'écriture, rend sensible cet écrin de soie et de velours où l'on enferme la jeune fille d'un milieu favorisé. La trajectoire de Khadija n'est pas celle de toutes les Marocaines : elle n'en a pas moins un son de vérité profonde et interroge l'éducation des filles et ses effets, bien au-delà du Maroc. Il semble que ce soit le premier roman que publie Yasmine Chami-Kettani qui a, aujourd'hui, trente-deux ans.

■ Christiane CHAULET-ACHOUR
Université de Cergy-Pontoise

ALGÉRIE

■ DJEBAR ASSIA, *LE ROMAN MAGHRÉBIN FRANCOPHONE, ENTRE LES LANGUES, ENTRE LES CULTURES : QUARANTE ANS D'UN PARCOURS*, ASSIA DJEBAR, 1957-1987, THÈSE SOUTENUE À L'UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY DE MONTPELLIER III, LE 2 AVRIL 1999. 246 P.

La thèse qu'a soutenue A. Djebbar portait sur les nombreux interviews, articles et conférences qu'elle a donnés à propos de son œuvre : rassemblés et ordonnés, ils constituent une mine de renseignements précieux sur son travail d'écriture tant cinématographique que littéraire. [NB - ces textes ont été publiés chez Albin Michel, sous le titre *Ces voix qui m'assiègent*, en juin 1999].

On se sent, toutefois, un peu mal à l'aise pour en parler dans la mesure où A. Djebbar dépeint avec beaucoup de finesse cette "déréliction", cette "mort" infligées à l'œuvre par les commentaires critiques dont elle dénonce le danger de "coagulation" qu'ils font subir au texte. Ils le transforment, lui et son auteure, en "statues figées" par cet effet de boomerang de l'écrit autobiographique lui revenant dessus avec la violence d'une lecture qui en tue le dynamisme.

Or c'est précisément ce dynamisme qui fait tout l'intérêt de la réflexion critique menée parallèlement à l'acte créateur et que cette thèse présente avec beaucoup d'originalité. On peut suivre ainsi l'évolution du processus d'écriture qui s'enracine dans un travail d'historienne sur le passé, mais aussi dans une réflexion de femme sur le passé des femmes. Y reconnaissant des modèles comme Fadhma Aïth Mansour Amrouche, qui, peut-être, l'a guidée parce qu'elle lui ressemble. On est frappé, en effet, par la parenté entre le long silence répété de F. Aïth Mansour, la première femme algérienne qui écrit et celui d'A. Djebbar après *Les alouettes naïves*. Silences provenant tous deux d'une loi masculine intériorisée et n'accep-